

Le loup parmi nous

Jean-François Nadeau

Numéro 331, été 2021

Dans la forêt. Du Nitassinan à Amanalco, une politique du vivant

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/95772ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Nadeau, J.-F. (2021). Le loup parmi nous. *Liberté*, (331), 62–64.

Le loup parmi nous



Quand la stupidité de l'humain est révélée à travers l'histoire de sa relation avec le loup. Par Jean-François Nadeau

Nous sommes des êtres de peu de cervelle. De peu de musculature aussi. Rembrunis par la vie, nous craignons d'être dévorés vivant. Pas étonnant que le loup, de tout temps, occupe nos pensées. « L'homme est un loup pour l'homme. » Le répétant pour nourrir son *Léviathan*, Hobbes n'a rien inventé. La vie de l'homme, dit Hobbes, est solitaire, indigente, dégoûtante, animale, brève. Et pourtant nous aimons la vie.

L'Empire de Rome s'est nourri, à ses fondements, aux mamelles d'une simple louve, chante la légende. Et depuis Romulus et Rémus, le monde n'a cessé d'éclater en fragments. Chacun aspire à son empire. Nous sommes dressés, tous autant que nous sommes, par des injonctions vouées à nous transformer en loups. Gaston Phébus, auteur au XIV^e siècle du *Livre de chasse*, le plus célèbre des ouvrages illustrés du genre, affirme que « le loup est assez commune bête, aussi n'y a-t-il pas lieu de le décrire, car il y a peu de gens qui n'en aient vu ». Même si les loups ont disparu, chacun peut encore en voir partout, semblables à ceux que présente Martin Scorsese dans *Le loup de Wall Street*.

Benoit Robert, auteur de « quelques-unes des plus grandes transactions financières » au pays des érables, raconte dans un livre intitulé *La finance et la quête du bonheur* qu'il n'y a, dans ce milieu des loups d'aujourd'hui, « strictement aucune limite dans nos rapports avec les clients ». Ce qui signifie qu'il dispose d'une carte blanche dans un bar huppé de danseuses nues; qu'il peut louer un avion au pied levé pour rencontrer des clients au Texas; qu'il offre des cigares, des grands crus ou tout ce qui peut potentiellement satisfaire ses affaires. Dans ce monde, explique-t-il, l'amour se vit à la sauvette dans les toilettes, l'alcool est servi dès le matin « par Basil, le majordome », et des implants mammaires sont offerts « aux secrétaires comme cadeau de Noël ».

Le loup a beaucoup été utilisé pour illustrer la figure du « mâle alpha ». On en parle volontiers, dans les fantasmagories managériales, pour évoquer le leadership en entreprise autant que la toute-puissance des courtiers de Wall Street. Les observations des biologistes ont pourtant montré que ce modèle de la domination animale n'existe pas. Il éclaire en revanche l'histoire humaine, attachée à un long fantasme historique à l'égard des loups.

Du loup, combien d'entre nous sont occupés à devenir son poil, ses dents, son sang? Apprenez du loup, réclame notre société. Apprenez à dévorer votre semblable, à vous engraisser de sa dépouille, à laper son sang, à vous enrichir à ses dépens. Parmi nous, les loups-garous, mi-hommes et mi-bêtes, sortes de centaures de cauchemar, continuent de

vivre. Les croyances en la lycanthropie ne tiennent pas à rien. Elles viennent de loin et remontent les courants de notre conscience. Dans les contes de Perrault, dans les fables de La Fontaine, dans tout l'imaginaire qui en est pétri depuis, le loup apparaît telle une figure d'ombre placée en opposition avec les lumières fragiles de la pureté attribuée à l'enfance. Si certaines séries enfantines font désormais du loup, tout à l'inverse, un animal gentil et fréquentable, cette image n'en souligne pas moins, par un effet de renversement trop frappant, une méfiance immémoriale à son égard.

La poussière, le sable et la pourriture plantent sans cesse leurs crocs dans notre dos. La peur d'être dévorés alimente nos doutes sur nos semblables, qui savent d'instinct toute l'animalité de la société où nous devons survivre.

À l'époque de la rédaction des fables de La Fontaine et des contes de Perrault, c'est-à-dire à la fin du XVII^e siècle, des épisodes de peste frappent partout en Europe. Un très grand nombre d'attaques de loups, bien documentées, sont alors répertoriées. C'est à croire que la pression sans cesse subie par les loups entraîne, dans ce siècle difficile, une contre-pression qui réaffirme leur présence. Les grands bouleversements biologiques, liés à des épisodes d'épidémies, assurent en tout cas aux loups de s'inscrire fermement dans l'imaginaire, comme s'ils étaient une incarnation du pire.

Dès à compter du Moyen Âge à vrai dire, le loup constitue une menace qui se présente sous un jour nouveau. Jusque-là, on ne s'en souciait surtout qu'en fonction de la protection des animaux domestiques. Cependant, des changements dans l'administration des forêts conduisent à le débusquer et, de ce fait, à le rendre plus visible aux populations. Par ailleurs, le rôle croissant que prend l'Église dans les affaires d'État contribue à attribuer au loup le rôle symbolique d'une menace perfide. Dans la culture chrétienne, le loup représente en effet le revers obscur de ce qui est blanc et pur. Le loup dévore l'agneau de Dieu.

Les loups ont bel et bien semé la mort, quoique des esprits d'aujourd'hui, plein d'empathie, veulent croire le contraire, obnubilés par cette idée que la nature n'est que volupté et bonté. Ils oublient volontiers, en désirant polir le portrait du loup, les documents nombreux qui attestent de ses comportements sanglants. Dans la culture française, les récits autour de gros loups, la bête du Limousin ou encore la bête du Gévaudan, à qui sont attribuées plusieurs morts violentes, ont marqué les consciences.

Qui sont les victimes de ces énormes loups que décrit la chronique des temps passés? Souvent des jeunes. Des femmes. Des vieux. Des individus isolés. Des gens de peu. Jamais de nobles. Pratiquement aucun religieux. Le petit

chaperon rouge, avalé par la reproduction de son propre mythe dans une suite infinie de variantes, aurait pu être une histoire vraie. Elle l'est d'ailleurs, d'une certaine façon, les contes étant la matière universelle de la conscience humaine, comme l'avait compris Jacques Ferron en écrivant les siens. Un pays sans contes, disait Ferron, retourne à la confusion. Le chien gris, demi-loup avec ses yeux rouges, le loup-garou aussi, ne tiennent pas pour rien des rôles dans son œuvre, comme dans plusieurs contes et légendes québécoises. Les contes nous permettent de mieux nous voir, jusqu'à en tituber un peu devant la crainte de nous-mêmes qu'ils peuvent susciter.

Le loup, selon les époques, exprime des dérives politiques autant que sociales. Dans *Les trois petits cochons*, conte revisité par Walt Disney en 1933, le loup représente la figure d'un Juif de caricature, selon les canons de l'antisémitisme le plus nauséabond. Au début du XXI^e siècle, à l'heure des attaques terroristes réalisées sous le sceau de l'islamisme, ce sont les « loups solitaires » que le public a appris à craindre, au milieu d'une psychose entretenue à l'égard des musulmans.

Même au fond des forêts, là où se réfugient les dépossédés et les brigands du Moyen Âge, les rois très chrétiens ne tolèrent pas que règnent d'autres menaces plus féroces que la leur. Ils font chasser les loups, sans relâche.

L'homme est un loup pour l'homme. Oui. Bien sûr. Même au fond des forêts, là où se réfugient les dépossédés et les brigands du Moyen Âge, les rois très chrétiens ne tolèrent pas que règnent d'autres menaces plus féroces que la leur. Ils font chasser les loups, sans relâche. Jusqu'à la Révolution française, comme en témoignent des traités de chasse, la pression exercée sur eux est intense. Au XIX^e siècle encore, ces bêtes sont pendues aux branches des arbres qui se trouvent à proximité des lieux où on les a tuées, selon une coutume héritée des procès d'animaux en vigueur au Moyen Âge. L'homme parvient alors, à peu près, à éradiquer le loup pour se substituer définitivement à lui.

Ce rapport aux loups est importé en Amérique. En 1831, au Bas-Canada, sous le règne de Sa Majesté britannique

William IV, une loi est adoptée contre les loups. Une prime est donnée à celui qui en rapporte la tête. Ses oreilles sont coupées. Le crâne, lui, est défoncé puis détruit. Comment se débarrasser des loups ? En 1963, le Front de libération du Québec fait sauter à la dynamite un monument à la gloire du loup conquérant, le général Wolfe.

Henri de Puyjalon, un comte français devenu, en 1897, inspecteur général des pêcheries et de la chasse de la province de Québec, écrit tout le mal qu'il pense des loups dans son *Histoire naturelle à l'usage des chasseurs canadiens*. Ce livre, j'en avais offert un exemplaire à mon père, un biologiste de formation toujours curieux de ce genre d'écrits. De tous les animaux qu'il présente, le loup est celui que de Puyjalon exécère. Élevé dans un château, de Puyjalon est originaire d'une région rurale de France, là où l'animosité à l'égard du loup est la plus éprouvée. À titre d'inspecteur au Canada, pays de colonie où il entend s'enrichir grâce aux ressources naturelles, il en appelle à sa destruction. Le ton est donné. Et la tonalité ne va guère varier.

Au début des années 1960, le photographe Gabor Szilasi est envoyé en reportage dans les Laurentides. Il travaille pour le Service de ciné-photographie du Québec. Il assiste en témoin, son appareil photo à la main, à la traque des loups. Le loup, lui explique-t-on, menace le cerf de Virginie. Qu'importe si cet animal, que les chasseurs du pays nomment chevreuil, n'est pour sa part que depuis peu dans ce paysage : l'existence du chevreuil suffit à vouloir tuer tous les loups, lui dit-on.

Contre récompense, les loups sont empoisonnés à la strychnine, un puissant poison badigeonné sur des appâts sanglants dispersés dans la nature. Comme de raison, d'autres animaux que le loup en mangent et en meurent. Sur un des clichés que Gabor Szilasi m'a montrés, trois gardes-chasse, vêtus de leur uniforme, se tiennent droits, l'air fier, devant les corps raidis d'une trentaine de loups alignés sur un monticule de neige. Quand on y regarde de plus près, on distingue, parmi ces cadavres, deux ou trois renards, de même qu'un lynx.

Dans *Guerre aux loups!*, un essai publié à Montréal en 1962, le photographe Marcel Cognac entend expliquer, dans un reportage structuré autour de ses images, à quel point les loups doivent être détruits. C'est à son ami Serge Deyglun, chroniqueur de chasse et pêche, notamment à *La Presse*, mais aussi animateur à la télévision et chanteur, qu'est confié l'exposé de cette pensée. À lire Deyglun, le loup apparaît d'abord et avant tout tel un symbole. « Cruel, sanguinaire, habillé par des générations de légendes et de fables racontées à voix basse au coin du feu. » Et pour Deyglun, le Québec est un paradis qui ne saurait le souffrir. « Comme dans tous les paradis, il y a un démon. Ici c'est le loup. »

Après la guerre, observe Deyglun, on repère et on tue des loups près de Montréal. Une première, à l'en croire, depuis longtemps. En 1948, à Saint-Hilaire, alors un repère pour la petite bande des automatistes de Paul-Émile Borduas, on tue quatre loups et on parvient à en prendre un autre vivant. Les loups font-ils aussi peur que les peintres ? Borduas est chassé lui aussi, en tout cas. La société finira par avoir sa peau, avant de trouver bon de s'en draper.

La prime de vingt dollars, offerte précédemment aux chasseurs qui rapportaient une paire d'oreilles de loup, va

être abrogée par le ministère des Terres et Forêts. Convaincu que le loup menace parce qu'on en repère dans l'après-guerre jusque dans les Cantons-de-l'Est, l'État de Maurice Duplessis charge des officiers spécialement formés de l'éradiquer. « Des escouades spéciales chargées d'exterminer le prolifique déprédateur » sont lancées dans la nature, se félicite Serge Deyglun.

Le loup, au pays du Québec, a apparemment compris qu'il lui faut fuir le socialisme. Ce qui ne l'empêche pas d'être tué, au nom de l'esprit d'entreprise et « des petites familles ».

Le loup apparaît bel et bien tel un symbole social. Selon Deyglun, « les loups canadiens ne voyagent pas en grandes meutes comme leurs confrères “communistes” de Sibérie... Ici, c'est le pays de la libre entreprise et des petites familles ». Même le loup, au pays du Québec, a apparemment compris qu'il lui faut fuir le socialisme. Ce qui ne l'empêche pas d'être tué, au nom de l'esprit d'entreprise et « des petites familles ».

Serge Deyglun fut longtemps considéré comme un pionnier en matière de préservation de la nature. Un prix d'écologie porta un temps son nom. Dans la tradition chrétienne dans laquelle il s'inscrit, il existe, au sein du monde animalier, de bonnes et de mauvaises bêtes. Défendant le phoque mais prêchant par ailleurs la destruction du loup, son peu de conscience des jeux fragiles d'équilibre qui s'exercent dans la nature laisse perplexé. Il ressemble à cet égard au commandant Jacques-Yves Cousteau, tenu pour un apôtre de la vie des océans mais chevauchant, coiffé de son bonnet rouge, des tortues apeurées et détruisant, à coups de dynamite, des bancs de poissons et des coraux millénaires.

Tuer la nature au nom de sa pérennité n'est-elle pas une particularité de l'humanité aux dents de loups ? Dans l'entre-deux-guerres, le D^r Louis Cuisinier, un des pionniers de l'aviation au Québec, est invité par le gouvernement à chasser du haut des airs le marsouin dans les eaux du fleuve Saint-Laurent. Sur eux, des bombes sont lâchées sans pitié. De si haut, il n'est guère question de distinguer avec précision les différentes espèces de cétacés. Toutes y passent. On ne fait pas de quartier.

Dans Charlevoix, depuis plusieurs années, un maigre troupeau de caribous forestiers ne cesse de dépérir. Des

rapports autant que des observateurs chevronnés ont répété que leur pauvre situation tenait pour beaucoup à des coupes abusives de la forêt et à une déperdition constante de leur milieu de vie sous l'effet d'une trop forte pression humaine. Cette atteinte à leur écosystème s'est avérée catastrophique.

Confronté au même problème du côté de l'Abitibi, le ministre responsable considère tout bonnement, contre l'avis de biologistes, de transporter les caribous restants dans les enclos d'un zoo. Le zoo, cet espace inventé par l'homme pour qu'il puisse admirer son éclatant triomphe sur la nature, n'est-ce pas une formidable métaphore d'une époque qui voit dans l'enfermement et le cloisonnement la solution universelle à toutes ses difficultés ?

Un rapport du ministère des Forêts, de la Faune et des Parcs a fini par trouver mieux pour ne pas accuser une activité économique débridée d'être seule responsable de la déperdition des caribous. Il montre du doigt les loups. Il faudrait les abattre, dit-on, pour mieux protéger ces cervidés. À Val-d'Or, le même coupable a été désigné, comme si cet animal ne devait pas sa présence accrue aux grands chemins forestiers, qui favorisent sa circulation. Ainsi plaide-t-on à nouveau pour l'extermination du grand méchant loup, selon une façon usuelle d'exonérer l'humanité des ravages qu'elle a causés.

La grande peur collective des loups a fait en sorte qu'il n'en existe pratiquement plus au sud du Québec. Faute de loups, comme la nature a horreur du vide, des coyotes nombreux ont accaparé l'espace. Dans les Cantons-de-l'Est, il n'y avait guère de coyotes avant la fin des années 1940.

Tant que les loups n'auront pas leurs historiens, l'histoire sera racontée par ceux qui les ont tués. Ainsi en va-t-il pour tous les dominés, à qui l'on fait croire, par des fables enchantées, au caractère vertueux des dents longues de ceux qui les mangent. ●

Jean-François Nadeau est journaliste et historien.